



Les Annales du voyage de M. Wa au Pays des Fa-Lan-Ki

PAR UN TOUT PETIT SCRIBE DE LA SUITE

Nous sommes heureux de pouvoir donner ci après un inédit de Daguerches. Le lecteur n'aura pas de peine à le rattacher à l'inspiration de la Face Orientale, où nous nous sommes efforcés d'analyser les éléments d'une inspiration analogue. Ces pages sont détachées d'un ouvrage à paraître :

LE LOTUS DE LA BONNE MANIÈRE ET AUTRES ŒUVRES DE M. WA

Cet ouvrage est appelé, croyons-nous, à prendre une place à part sur la liste de ceux qu'inspire périodiquement à l'Occident sa « connaissance de l'Est » (1). De ce fonds de la Vieille Chine, en effet, qu'il n'eut cesse d'explorer avec la curiosité du dilettante (2) que les destins attachent, pour de longues années, au rivage extrême-oriental, Daguerches, devenu pour la circonstance Ta-ki-li-ché, a tiré les éléments d'un humour de qualité nouvelle dont les lecteurs de feu les Pages Indochinoises, qui n'ont pas plus oublié la Légende

du caractère femme que certaine macédoine de Poèmes et Moralerics, ont eu loistr, les premiers, d'apprécier la saveur.

Pour les besoins de la cause, il inventa ce M. Wa dont nous parle le titre, personnage illustre et regrettably tombé dans l'oubli, dont l'existence et l'enseignement, encore qu'ils nous soient présentés comme d'une antiquité fabuleuse, ne laissent pas d'être fertiles en traits et leçons du modernisme le plus acide — ce qui, au surplus, puisque nous sommes en pleine

(1) Pour ceux que ce titre d'un ouvrage célèbre a pu dérouter et qui n'ont pas été loin d'y condamner quelque recherche ou inclination au mal des snobs, rappelons que Claudel, alors consul à Fou-tchéou, ne faisait qu'y traduire littéralement le terme anglais couramment employé autour de lui : East pour Far East.

(2) Il convient de citer ici les noms des « professionnels », des vrais « maîtres » et amis : les regrettés Huber et Arousseau, les bien vivants Maurice Verdeille Gaspardone... etc... qui, de l'aveu bien haut de Daguerches, furent « les sources généreuses de ce puits de science sinologique ».

chinoiserie, n'est pas pour nous déconcerter. Il a doublé d'autre part M. Wa, poète, philosophe et, nous l'allons voir homme de guerre à ses heures, d'un traducteur et commentateur, le P. Balou, dont la figure ne le cède en rien, pour l'originalité du coloris, à celle de l'Oncle Calligraphe. Disons simplement ici que ce P. Balou, dont l'orthodoxie sent légèrement le fagot, s'est donné pour tâche d'égaliser à leurs sœurs chinoises ces pauvres jeunes dames lettrées d'Occident, « dont les yeux ne sont pas même tirés par le coin vers le ciel, » et de propager, sur l'asphalte de nos boulevards, cette doctrine du Lotus de la Bonne Manière dont les adeptes, plus que rarissimes aujourd'hui, seront demain « aussi nombreux que des plumes de ventre de poulet dans un agréable coussin ».

Les Annales du voyage au pays des Fa-lan-ki comptent à la troisième partie du volume, à ce qui nous est donné comme le « cycle des Commentateurs ». Ta-ki-li-ché, dans un court préambule, en attribue la paternité au secrétaire Chan, obscur porte-écritoire tout juste « digne d'essuyer sur sa manche le bâton

mouillé de son maître ». Rappelant, à ce propos, de quelles sécurités s'entourait l'enregistrement et la conservation des Ephémérides, dans un pays comme la Chine qui a devancé l'Europe de cinquante-huit siècles dans les voies sévères de la méthode historique, notre humoriste énumère complaisamment les titres et attributions particulières des dix historiographes qu'à l'exemple du sage empereur Mou-wang, M. Wa traînait toujours dans ses bagages ; puis, constatant que rien ne nous reste de leurs travaux, termine ainsi :

« La disparition du monument édifié par ces graves personnages, si fort qu'elle afflige l'érudit de nos temps, lui suggère du moins cette observation piquante, où son esprit philosophique trouvera consolation. Une fois de plus c'est l'œuvre du pinceau sérieux, c'est la bâtisse de volumes, consacrée par la vénération des contemporains et protégée par toutes les couvertures officielles de l'immortalité, qui s'écroule et s'abolit dans la mémoire des hommes ; et ce sont les pages désordonnées, les divagations futiles d'un petit scribaillon de rencontre qui traversent victorieusement les siècles ».

P. F.



CHAPITRE PREMIER

M. Wa, séduit par les vertus et la beauté de la Fille du Ciel Occidental, manifeste le désir d'être aimé d'elle.

La deuxième année de la dynastie des ■ (1), le très sage Wa avait entrepris un voyage au pays des Fa-lan-ki. Il y fit la connaissance d'un mandarin militaire à neuf boutons et à trois rangs de fil. Celui-ci lui présenta à son tour deux de ses amis : un homme de la province de Mou-ko-shi, bavard, impudique et grossier, mais habile dans le commerce

des concubines, et un homme du pays des Nuages, toujours accompagné d'un ours apprivoisé, dont il excitait parfois la danse à l'aide de chants barbares, bien pénibles pour les nobles oreilles de M. Wa.

Comme je m'étonnais que mon maître souffrît la compagnie de ces hommes ignorants et rudes, il me répondit avec modération :

— Le faisan pé-shien n'est jamais plus éblouissant qu'au milieu des poulets du village ; la trompe de l'éléphant ne s'agite jamais si fort qu'au milieu des musaraignes ; la truite des rivières n'est jamais plus rose qu'au milieu d'une sauce verte.

Et il me dit encore :

(1) Un de nos amis nous fait observer que cette graphie embryonnaire, qui remplace là, vraisemblablement, quelque caractère « tabouté », pourrait être lue sans grands frais d'imagination par un mauvais plaisant : les points carrés.

— Celui qui veut que son parfum soit goûté des narines délicates de la Fille du Ciel Occidental, voyez-le qui mélange habilement le musc précieux à l'alcool de riz et à l'huile de citronnelle vulgaires.

Mon maître me faisait ainsi entendre, aussi clairement que la décence le lui permettait, qu'il désirait être aimé d'une jeune dame éclatante de vertus et de beauté, originaire de cette province de l'Occident Extrême où nous étions en voyage, et que ces rustres n'étaient que des serviteurs infimes, chargés de répandre dans cette province l'éloge du grand Calligraphe et de négocier pour lui, grâce à leur connaissance des rites du peuple couchantin (1), l'achat de cette dame.

Je me permis de lui faire la remarque que la dépense de ces serviteurs me paraissait inutile et que, s'il avait voulu honorer son tout petit secrétaire de la mission de porter aux parents et au mari de cette dame quelques caractères de son radieux pinceau, ces gens se seraient empressés, à coup sûr, de la lui céder. M. Wa me donna alors un grand coup de pantoufle sur la tête et m'appela :

— Pinceau malpropre ! Enfant de bourrique et de pourceau !

Je sortis en pleurant, parce que ma tête me faisait mal et parce que je voyais bien que, sous l'influence de quelque boisson versée par cette dame couchantine, le vieux sage Wa était devenu un jeune fou.

Le hasard fit que je rencontrai dans la rue la servante de cette jeune dame. Ma douleur la toucha et, à travers mes larmes, la beauté de mon visage la séduisit. Elle m'entraîna dans sa chambre, me fit asseoir sur son lit et, après m'avoir caressé, m'interrogea sur les causes de mon chagrin.

Quand j'eus fini mon récit entrecoupé de hoquets et de sanglots, elle me caressa encore, puis me dit avec déférence :

— Les dames de ce pays jouissent presque toutes du privilège des veuves dans le vôtre ; et c'est avec elles-mêmes qu'il faut traiter de leur prix d'achat. En outre, elles ont l'esprit capricieux ; et les effets

d'une éducation irréfléchie se font sentir dans leurs caprices. Alors qu'elles paient fort cher un lit fabriqué sous les dynasties antérieures et feignent d'admirer la douce couleur et les éraillures que l'âge a répandues sur son bois, elles exigent une somme considérable pour y introduire ce qui, aux regards de tout esprit sensé, en serait le complément le plus précieux : un homme presque contemporain de ces dynasties et sur le visage duquel se sont agréablement atténués le brutal vermillon et le poli criard de la jeunesse.

Ma maîtresse n'est point de ces étourdies. Soyez assuré qu'elle éprouve pour le très ancien M. Wa les sentiments de l'amour le plus docile et qu'elle serait dans la félicité en recueillant, de sa bouche même, les douceurs de son incomparable sagesse. Mais elle occupe dans la province la plus haute situation et les habitants considèrent sa présence au milieu d'eux comme la source de toutes les faveurs et de toutes les bénédictions du ciel. Aussi, craignant que ne leur soit ravi cet inestimable trésor, le gardent-ils avec un soin jaloux.

Elle habite le deuxième étage d'une tour de marbre carrée. Pour arriver à contempler sa face pudiquement fardée, il faut braver des périls et surmonter des épreuves qui découragent les plus téméraires. Dix mille diables, dont les yeux lancent des traits empoisonnés, sont aux aguets dans le voisinage. Un dragon redoutable garde la porte et balaie l'escalier de sa vilaine queue poilue. Une clochette magique annonce l'arrivée de tout étranger ; et immédiatement des satellites entourent d'un rempart cette célébrité ou bien la font disparaître dans une galerie obscure. Si, à force de ruse et de courage et après avoir soudoyé ces satellites, vous vous introduisez malgré tout auprès d'elle, ne croyez pas être au bout de vos peines.

Vous ne sauriez imaginer dans votre pays de la Chine un supplice plus affreux que ce supplice du fauteuil, qui attend à la dernière minute celui qui est venu voir cette dame. Il faut qu'il reste assis, dans la position la plus incommode, les bras attachés à ceux du fauteuil, cependant que, par une machinerie du diable, un feu invisible le brûle et que dix mille aiguilles semblent sortir du rembourrage pour lui en rendre le contact insupportable. Par un raffinement de cruauté, son œil voit dans

(1) Les Couchantins sont les habitants des pays du Couchant, tout de même que les Levantins sont les habitants des pays du Levant.

toutes les directions des tapis aussi épais que la laine d'hiver d'un chameau de Mongolie, des coussins plus doux que les nuages qui enveloppent la lune un soir d'été, des couches toutes prêtes et dignes par leur longueur et leur moelleux du dos d'un lettré. Mais le malheureux ne peut se lever pour en profiter, ni faire un pas pour se rapprocher de la dame, ni même pencher le buste ou étendre les bras vers elle ; car aussitôt une trappe s'ouvre et elle disparaît.

Aussi croyez-moi, monsieur le grand premier Secrétaire, votre maître fut, comme toujours, inspiré par la sagesse, lorsqu'il embaucha ces serviteurs pour entrer, avec les égards dûs à son âge et à l'éclat de son pinceau, dans la tour carrée où habite cette dame, dont je ne suis que la dixième petite coiffeuse. L'ours, qui a les bras forts, cassera les vitres à coups de pavé. L'homme des nuages se glissera par la fenêtre, démolira le fauteuil et dis-

posera sur son emplacement de délicieuses nattes ouatées. Et l'homme de Mou-ko-shi détournera par ses discours et jongleries, l'attention des dix mille diables de la rue, du dragon de la porte et des cent satellites de l'intérieur.

— Eyah ! Si une dixième petite servante, m'écriai-je poliment, montre tant de réflexion et de prudence dans la conduite de la vie, quelles vertus doivent donc briller sur le visage de sa maîtresse ! Je ne suis que le tout petit scribe chargé de nettoyer l'écritoire de M. Wa, mais je vois bien que c'est le privilège des personnages investis par le Ciel que d'avoir des serviteurs d'élite et dignes d'occuper dans l'Empire les plus hautes charges !

Puis je laissai là cette fille bavarde et m'empressai d'aller rapporter à mon maître des propos qui, passant par ma bouche, pouvaient lui paraître mériter d'être écoutés.

CHAPITRE II

M. Wa s'enquiert des usages du pays des Fa-lan-ki

et interroge l'homme de la province de Mou-ko-shi sur la conduite que doit tenir, pour éviter la risée publique, un seigneur instruit, respectable et désirant être aimé d'une jeune dame de mérite.

Je trouvai le philosophe Wa pensivement attablé devant diverses victuailles, en compagnie de ces subalternes couchantins dont j'ai parlé et que, précisément, il commençait d'interroger avec adresse, ainsi que moi-même venais de m'y prendre avec la servante.

— Que doit faire, demanda-t-il d'abord à l'homme de Mou-ko-shi, en ce pays des Fa-lan-ki, dont les coutumes sont nouvelles pour moi, un seigneur, respectable par son âge et son savoir, et désireux d'obtenir pour concubine une jeune dame de mérite ?

— Il y a trois manières, conformes aux rites, de négocier cette affaire, répondit l'homme de Mou-ko-shi avec promptitude.

Si vous employez la première, vous devez offrir de grand présents à cette jeune dame. Je vous indique le procédé sans vous le recommander, ne l'ayant jamais pratiqué moi-même.

Si vous employez la deuxième manière, vous devez offrir de petits présents à la première servante de cette dame. Au témoignage de nos Livres Anciens, cette façon d'agir était courante sous les dynasties antérieures mais nos lettrés la considèrent comme tombée en désuétude.

Je suis partisan de la troisième manière, qui consiste simplement à changer la couleur de la personne du sexe qui vous préoccupe.

— Cela ne saurait être difficile, me permis-je de faire observer, à qui possède le plus habile des pinceaux !

Mais M. Wa, à ma grande surprise, me cassa un bol à riz sur la tête en m'appelant :

— Natte moisie ! Fils de tortue molle et de chien galeux ! Que le diable te maçonne la bouche avec une bouse de bufflesse !

Désolé d'avoir encouru par mon étourderie cette légère réprimande, je me jurai de ne plus ouvrir la bouche jusqu'à la fin de l'entretien.

Mais ayant gardé les oreilles bien ouvertes, et curées par le barbier du matin même, je puis le rapporter ici fort exactement.

— Votre pensée superbement mûrie, dit M. Wa avec condescendance, est une pamplemousse. Je ne suis qu'un petit gobeur de mandarines et la pamplemousse ne passe que par tranches. Tranchez, je vous prie.

— Vous pouvez à votre gré, expliqua l'homme de Mou-ko-shi, faire rougir la jeune dame en lui parlant, la faire pâlir en la touchant, la faire jaunir en parlant à une autre, la faire verdier en touchant cette autre.

Les quatre couleurs sont bonnes et sont signes également certains que cette jeune dame désire secrètement devenir votre concubine.

— Je désire, dit alors M. Wa, que vous m'indiquiez celle de ces quatre couleurs qui sied le mieux au visage de la Fille Auguste de votre Ciel.

— Eyah ! Corne de rhinocéros dans l'œil de la chatte ! fit l'homme de Mou-ko-shi en levant les bras avec agitation, que demandez-vous là ! La Princesse de l'Occident Extrême est toujours pudiquement fardée, et son visage est d'une couleur immuable et merveilleuse.

— Oï ah oï ! fit M. Wa avec tristesse, en rabattant la patte de son bonnet sur l'oreille gauche pour marquer que l'entretien était fini de ce côté.

CHAPITRE III

M. Wa s'entretient avec l'homme du Pays des Nuages sur le même sujet.

S'étant tourné vers l'homme du Pays des Nuages, qui se tenait à sa droite, M. Wa lui posa la même question :

— Que doit faire, au pays des Couchantins, un seigneur recommandable par son grand âge qui veut éviter la risée publique et qui désire acquérir pour concubine une jeune dame de mérite et de distinction ?

— Il y a trois manières, conformes à la Littérature, de traiter cette affaire, répondit celui-ci.

Vous pouvez envoyer à cette jeune dame un poème dans lequel vous dépeignez les maux que vous endurez.

— Cela, fit M. Wa avec étonnement, n'a aucune importance pour elle, à moins qu'il ne s'agisse du choléra.

— C'est, en effet, sans importance pour elle. Mais précisément les jeunes dames couchantines obéissent volontiers dans leurs actes à des motifs futiles. En outre, les peuples de ces pays n'ont point eu, comme les vôtres, le bonheur d'être gouvernés par des souverains justes et sages. Il s'est donc formé l'opinion commune que le pouvoir de rendre très malheureux est l'apanage d'une personne de très

haut rang. Ainsi la plainte que vous faites de vos souffrances à celle qui les cause revient en réalité à une habile flatterie, à laquelle la jeune dame est parfois sensible.

— Tout ceci est déraisonnable, dit M. Wa, et n'a pu être inventé que par un poète à jeun. Enseignez-moi, je vous prie, la seconde manière.

— La deuxième manière, expliqua l'homme des Nuages, consiste à faire, à la jeune dame que vous désirez obtenir pour concubine, une description de votre propre personne qui la pique de la curiosité de mieux vous connaître et l'engage à rechercher vos entretiens.

— Je suis le petit disciple des sages anciens, dit M. Wa, et je m'efforce d'imiter leurs vertus. Leurs maximes parfument abondamment ma bouche, le génie de leur prudence dicte mes actes. Il m'est permis de donner l'assurance d'un colloque profitable à toute jeune dame lettrée soucieuse de s'acquitter avec ponctualité de ses devoirs.

— Eyah ! fit l'homme des Nuages, en hochant la tête d'un air inquiet, gardez-vous de tels propos. Les jeunes dames de ce pays sont d'une modestie extrême ; elles ne voudraient pour rien au monde la

blesser en se vantant publiquement de remplir avec exactitude leurs devoirs. Il est essentiel, au contraire, que chacune puisse dire à ses amies : « Voyez mon indignité, je perds mon temps à des bavardages avec un homme connu pour ses vices et ses débordements ». — « Pauvre M^{me} Hien, lui répondent ses compagnes, nous espérons que vous serez bientôt débarrassée de ce choléra qui vous est tombé sur le ventre ! Nous vous y aiderons au besoin, s'il vous plaît ». — « Eyah ! proteste alors en rougissant M^{me} Hien, il a juré de me faire manquer toute ma vie et tant qu'il vivra lui-même. Votre vertu valeureuse ne saurait changer la résolution de ce sacripant endurci ». C'est ainsi, monsieur le Doyen de la Chine, que les dames de l'Occident Extrême en agissent dans le courant.

M. Wa secoua la tête à son tour :

— Le philosophe Hu, mon trisaïeul, l'a dit avec raison : « Les gens de l'Occident sont différents de ceux de l'Orient. Ils se lèvent à l'heure où ceux-ci se couchent ; ils se couchent à l'heure où ceux-ci se lèvent. Le Sage se tient dans l'Empire du Milieu et ne se lève jamais ».

— Reste donc, reprit l'homme du Pays des Nuages, la troisième manière. Il vous faut agencer les caractères d'un poème, célébrant les louanges de la dame qui vous paraît digne d'acquisition. Cette manière est d'autant plus efficace que l'auteur du poème possède une renommée plus étendue et que l'élégance de ses caractères fait mieux éclater la vigueur de son pinceau.

M. Wa répondit modestement :

— Ma renommée est sans doute parvenue jusqu'aux petits garçons de cette bourgade. Je suis sans pareil pour composer un poème à la louange d'une dame. Avec un verre de vin de rose je peux célébrer ses pieds, avec deux verres de vin de rose je peux célébrer ses chevilles, avec trois verres je peux célébrer ses jambes, avec quatre verres je peux célébrer ses genoux, avec cinq verres... ou, en descendant, avec un verre de vin de rose je peux célébrer son front, avec deux verres de vin de rose, le trait de ses sourcils, avec trois verres, les ailes de son nez...

— Monsieur l'Académicien, interrompit l'homme du Pays des Nuages, les dames de ce pays sont fort susceptibles sur leur louange. De même qu'elles

exigent de leurs amants qu'ils devinent quelle partie de leur corps elles désirent voir spécialement caressée, de même il faut que leurs poètes montrent de l'à-propos dans l'inspiration et ne célèbrent point, par exemple, leur nuque fière quand la mode est aux airs penchés.

— Eyah ! fit M. Wa, je vois bien que trois mille bonbonnes de vin de rose ne m'empêcheront pas de manquer aux rites à l'égard d'une jeune dame occidentale de distinction !

L'homme des Nuages, voyant le philosophe Wa plongé dans la tristesse, se polit studieusement d'un doigt la pointe du nez, à la mode des tout petits disciples couchantins. Il dit à son maître, au bout d'un instant, le visage tout joyeux :

— Bouton de corail repêché par la baleine ! j'ai trouvé le moyen de vous tirer d'affaire, en ce qui concerne la louange opportune de votre future concubine. Vous pouvez, n'est-ce pas, composer un poème habile au sujet de n'importe quelle partie de son corps ?

— Mes petits vermisseaux sur n'importe quel sujet, répondit courtoisement M. Wa, sont des phénix resplendissants à côté de ceux de mes collègues. Pour célébrer la moindre parcelle d'un objet aussi parfait que cette dame, mon pinceau généreux tracerait aisément dix mille caractères immortels.

— Eh bien ! mon Maître, il faut prier cette dame de vous désigner elle-même cette parcelle. Il suffit pour cela, de lui faire parvenir une feuille de votre carnet, sur laquelle votre petit secrétaire aura jeté ces mots :

BON :

pour faire célébrer par le plus illustre poète
de la Chine mon
.....

La dame ne manquera pas de comprendre et de vous accorder une entrevue au cours de laquelle seront levées toutes les incertitudes de votre pinceau flatteur.

— Je vous remercie, dit M. Wa, de votre ingénieux conseil. J'entends que la Fille de Votre Ciel reçoive, dès ce soir même, la feuille dont vous me parlez.



Le Voyage de M. Wa.

JORDAN



— Tuyau de plume d'alouette pour curer les dents du requin ! s'écria l'homme des Nuages en laissant tomber les bras avec abattement. Toute ma science de la Littérature est papier déchiré dans le vent. Des centaines de poètes ont entrepris la louange de la Souveraine du Sud. Leurs œuvres sont incompréhensibles. C'est, sans doute, que personne n'a

vu ce qu'ils ont célébré, ou qu'ils ont, eux-mêmes, célébré ce qu'ils n'ont pas vu.

— Nia meu meu ! nia meu meu ! fit le philosophe Wa avec douleur et en rabattant la patte de son bonnet sur l'oreille droite, pour montrer que l'entretien était fini de ce côté.

CHAPITRE IV

M. Wa s'entretient avec le mandarin militaire à trois rangs de fil sur le même sujet.

Le philosophe Wa s'adressant au mandarin militaire à trois rangs de fil, qui n'avait cessé jusqu'alors de s'emplir le ventre et le gosier, lui posa la même question qu'à ses deux compagnons.

— Il y a trois manières, conformes à la Tactique, de venir à bout de cette affaire, répondit avec décision ce personnage. On peut employer la force, la ruse ou la famine.

Le Chapitre I de la Tactique de Tóng-chu-han dit : «Bandez de l'arc, soufflez de la trompette, brandissez la massue, balancez le bélier. Présentez-vous hardiment, l'œil enflammé et la pique à la main. Ne vous laissez arrêter ni par les cris, ni par les gémissements. Empoignez les murailles par la ceinture, les chevaux par la frise, les banquettes par les pieds, les pieds par les doigts. Si l'on vous verse de l'eau bouillante dans la bouche, buvez-la comme si c'était le meilleur thé. Si l'on vous jette un vase de porcelaine sur la tête, bondissez, pour qu'il se brise au sol. Si c'est un plateau de laque, remettez-le à un laquais.

C'est ainsi que le maréchal Tu conquiert, dans sa ville de Pa, Lou-hi-tsong, la Vierge Guerrière.»

— Continuez, dit M. Wa avec calme et tout en grignotant quelques condiments propres à entretenir la soif.

— Le chapitre II de la Tactique dit : «Trompez la défense. Négociez un armistice, organisez un banquet. Versez dans les verres une drogue enivrante. Quand les yeux papillotent, quand les genoux flageolants s'écartent d'eux-mêmes, nouez rapidement les poignets d'un tour de natte... C'est ainsi que le maréchal Mong désarma Tei-lé-tzeu, suzeraine de la ville de Ma».

— Continuez, répéta le philosophe Wa avec une parfaite urbanité.

— Le chapitre III de la Tactique dit : «Là où force et ruse ont échoué, il faut procéder par la famine. Montez la garde aux portes. Surveillez les fenêtres. Ne laissez entrer ni un homme, ni un poulet. S'il se présente un âne chargé de sacs bourrés d'azeroles confites, mangez les azeroles et chassez l'âne à coups de trique. Après trois jours, trois mois ou trois ans, selon la vigilance de votre garde, vous entrerez vous-même.

C'est ainsi que la belle Y-tsa-pé, Régente du Nord, se rendit au maréchal Fo pour ne pas mourir de faim et d'ennui».

— Je désire, dit M. Wa, faire la conquête de la Fille héroïque de votre Ciel.

— Pattes de lièvre sous l'écaille de la tortue ! s'écria le mandarin militaire en manifestant la plus grande terreur. Il n'y a pas, à la Tour de Marbre habitée par l'Impératrice du Ponant, une fissure où l'orteil d'un singe pourrait s'accrocher, une porte qu'un front d'éléphant pourrait seulement ébranler. Mille guerriers valeureux ont tour à tour grimpé à l'échelle ; ils ont tous fait la culbute, à la risée générale, avant même d'être à moitié chemin du but.

— Ha ! ha ! ha ! fit M. Wa avec bonhomie.

Mais aucun de ces subalternes couchantins n'avait eu, comme moi, la finesse de remarquer que le philosophe Wa, durant tout cet entretien, avait gardé les pattes de son bonnet rabattues sur les deux oreilles, tant étaient peu déguisés et son dédain pour des moyens aussi grossiers et son dégoût pour la voix raboteuse de ce rustre des camps.

CHAPITRE V

Le secrétaire Chan reçoit, de Melle Hai, un message de la Fille du Ciel Occidental destiné au très noble M. Wa.

Le lendemain, comme j'étais étendu seul sur ma couche — méditant sur la paresse et l'ignorance des rites du peuple des Couchantins et admirant en moi-même la bonté du Ciel, qui envoyait à ces hommes perdus de mœurs le grand Réformateur Wa — je sentis une odeur suave éclater dans la pièce misérable où l'avarice du gouverneur de la province m'avait logé.

Ni ce parfum qu'on tire des testicules pressurés de la civette hermaphrodite, ni celui qui gonfle les sachets pendus au ventre des bouquetins mâles du pays de Ti, ni le fiel qui suinte des ouïes du cachalot quand les mouettes les ont goulûment becquetées, ni le grain le plus transparent de la résine la plus rare, brûlé dans un vaisseau de bronze où l'on n'a pas laissé refroidir les cendres depuis deux cents ans, ni la fleur du lotus blanc, cueillie par une jeune fille musicienne avant que les pluies du mois de la Lumière Rouge aient corrompu la feuille, ne peuvent servir à comparaison pour exprimer les délices de cette odeur, perçue par des narines aussi délicates que les miennes. Je me sentis transporté dans un chariot volant au-dessus des nuages et je vis sortir de ces nuages une apparition, que je jugeai aussitôt ne pouvoir être que la Fille du Ciel venant me rendre visite.

Son visage brillait comme une porte de nacre. Sa chevelure était de cette couleur jaune d'or réservée aux ornements impériaux. Ses vêtements formaient un amas somptueux, pareil à la colline Yao quand le printemps la charge de fleurs. Sa bouche était d'un corail si précieux, si doux à la vue et si parfait d'agencement qu'il était impossible d'imaginer que cette bouche fut faite pour manger. J'allais me prosterner devant ses pieds invisibles, tout au moins pour un œil à la délicatesse gâtée par la fatigue des voyages et par la rencontre de tant de Couchantines épaisses et mal polies, lorsqu'une forte secousse donnée à ma natte m'éveilla de mon songe. J'aperçus alors au chevet de mon lit M^{lle} Hai, la servante première de la Princesse de l'Occident Extrême, qui me tendait une missive de sa maîtresse.

Je tombai à genoux et saisis avec respect ce papier qui avait rempli ma chambre d'une odeur si enivrante, et sur lequel étaient tracés des caractères d'une élégance et d'une fermeté telles que je m'écriai : « Poils radieux ! Poignet sublime ! J'ai regardé faire nos plus fameux pinceaux. Mais je n'avais vu jusqu'à présent que des scorpions se tortillant sur une feuille pourrie de maïs ! »

Conformément aux indications de M^{lle} Hai, je courus tout d'une haleine porter ce message au noble M. Wa.

CHAPITRE VI

Le maréchal Wa part en guerre contre le peuple des Po-cheu.

Ayant brisé le sceau et dévoré du regard les caractères intérieurs du message de la Fille du Ciel Occidental, M. Wa parut transporté.

Ses yeux brillèrent comme des feux de chasseurs au sommet d'une montagne, ses moustaches voltigèrent tandis qu'il s'écriait d'une voix retentissante :

— Je ne suis plus Wa l'Ancien, Wa le Philosophe, je suis Wa le Tigre.

Mon peuple des Fa-lan-ki est en guerre avec le peuple des Po-cheu.

Les faisans à longue queue tricolore sont déployés dans les airs.

Les tambours de cuivre sont placés sous les cascades de la montagne et les villageois armés de piques accourent à leur fracas.

Ha, ha, ha ! La terre se craquelle comme une écaille de tortue devant le feu.

Les mortiers à piler le riz nagent sur des ruisseaux de sang.

Les scolopendres ennemis s'avancent en multipliant leurs pattes immondes.

Ils rongent les récoltes.

Ils tarissent les sources.

Ils empestent les airs.

Malédiction sur eux ! Malédiction sur eux !

Les trois subalternes couchantins, saisis de terreur et de respect, s'étaient couchés à plat ventre.

L'homme de Mou-ko-shi se releva le premier et dit :

— Je ne suis que la dix-millième petite frange de votre superbe bannière. Ma vue est trop faible pour me permettre d'apercevoir l'ennemi à la distance où vos flèches peuvent l'atteindre. Mais je puis composer des harangues propres à décupler la valeur de vos soldats. Je puis aussi souffler dans une trompette avec une violence insupportable pour les oreilles qui s'approchent, peindre sur votre bouclier la tête redoutable d'un tigre tirant la langue à vos adversaires, ou encore choisir pour votre chaise de guerre une équipe de porteurs vigoureux, à qui j'indiquerai, chaque jour, la route la plus douce pour votre noble séant.

L'homme du Pays des Nuages, s'étant mis debout à son tour, déclara :

— Mon ours est fort. Quand ses griffes sont aiguisées du matin, il dépèce un homme en trois coups de patte. Il peut aussi monter sur un arbre élevé, et tout en y mangeant les fruits, observer les mouvements de l'ennemi. Je ne suis moi-même que le doigt le plus court du pied du paon dont la longue plume resplendit à votre bonnet de maréchal ; mais

je puis gagner à la course n'importe quel satellite du général des Po-cheu et l'éventrer de ma pique.

Le mandarin à trois rangs de fil dit enfin :

— Je ne suis que la dent cassée de l'étrille de votre hennissante monture. Mais je puis mettre à la disposition de Votre Seigneurie dix phénix d'une taille et d'une puissance de gosier inimaginables. Ils crachent par le bec, à des distances de plusieurs dizaines de li, des œufs plus gros qu'une tête de cochon et qui, en se cassant, laissent échapper des ailes de flamme.

Le maréchal Wa ordonna qu'on fit boire du vin à ces hommes. Il en but lui-même, par politesse, une quantité égale à celle qu'il leur faisait verser pour trois. Puis il leur dit :

— Ky, le dernier souverain des Po-cheu, a mérité par ses crimes la colère du Suprême Empereur du Ciel. Je dois aujourd'hui aller le combattre. Secourez-moi pour lui infliger le châtement que le Ciel lui destine. Je vous en récompenserai grandement. Vous recevrez chacun pour concubines douze vierges, dont six impubères, distraites du service de la Princesse de l'Occident Extrême. Mais si vous n'exécutez pas les ordres que je vous donne, alors je vous ferai battre à coups de trompe par mes éléphants jusqu'à ce que vos entrailles soient plus noires que du boudin.

Enflammés par cette harangue, les Couchantins poussèrent de grands cris, maudissant le funeste Ky et célébrant la valeur du maréchal Wa, tandis que l'ours, lâché par l'homme du Pays des Nuages, grognait, dansait et lançait des coups de patte terribles contre les mouches du mur.

Mon maître bien vite fatigué de cette turbulence, m'invita à le suivre dans une salle retirée de l'auberge. Je me hâtai de lui préparer l'écritoire ; et je fus transporté d'admiration, lorsque apparurent les caractères de la proclamation qu'il adressait aux dix mille peuples de l'univers. Cette proclamation commençait ainsi : « Je viens à la tête de cent mille phénix vaincre le souverain des Po-cheu, dont le Ciel ordonne la perte », et se terminait par ces mots : « Vous devrez nous fournir des robes ouatées, du riz, des baguettes à flèches, et du papier de mûrier pour écrire à la Princesse de l'Occident Extrême, notre alliée ».

CHAPITRE VII

Le maréchal Wa mène une longue expédition contre le peuple des Po-cheu.

Mon pinceau court de poils et délabré ne saurait prétendre à retracer les exploits fulgurants du maréchal Wa contre le peuple sauvage des Po-cheu. Mais je puis dire que sa tactique fera pendant de longues années l'objet des études et de l'émerveillement des candidats aux examens militaires. On y voit briller à tout moment cette prudence et cette modération que mon maître apportait en toutes choses. Quand l'ennemi avançait un peu, il reculait beaucoup ; quand l'ennemi reculait beaucoup, il avançait un peu, contrecarrant toujours ainsi, par son astuce, les projets présomptueux de grossiers adversaires.

Dans le courant de la troisième lune du premier hiver, il adressa de sages remontrances au général Cho qui commandait les troupes de la Fille du Ciel.

— Très illustre, Très vieux, Très digne-d'être-mis-en-retraite-pour-limite d'âge, lui dit-il en inclinant son bonnet sur le devant de la tête en signe de déférence, vous avez remplacé les grands dignitaires de votre armée, qui portaient jusqu'alors le titre de « Personnages majestueux et infiniment précieux », par de jeunes chefs de bannière pleins d'ambition, de pétulance et de témérité. ... Je ne vous approuve point en ceci, car je me souviens que mon aïeul Hoang a dit : « Si vieux que soit un bonnet on le met sur sa tête ; et quelque propres que soient des souliers on les met aux pieds. Pourquoi cela ? C'est qu'il y a une distinction essentielle entre le haut et le bas ».

Je vous dirai ensuite comme Koung-yu à l'empereur Youan-ti : « Un grand nombre de gens de votre peuple meurent de faim ; beaucoup de champs ne sont pas cultivés. Cependant vos écuries sont pleines de chevaux, nourris de grains, si gros et si fringants pour la plupart que, soit pour leur faire perdre de leur graisse, soit pour les dompter, on est obligé chaque jour de les promener pour les fatiguer un peu. Renvoyez ces chevaux aux champs ; et armez vos palefreniers avec des piques et des arcs ».

Le général Cho fut si satisfait de son entretien avec le maréchal Wa qu'il lui accorda, au nom de la Fille du Ciel, le droit de porter la veste jaune et le renvoya avec de grands présents parmi lesquels : douze mesures de farine, plusieurs quartiers d'une viande succulente et venue d'outre-mer, un lit sur la toile duquel étaient peints des chiffres magiques, un char de guerre tiré par des chevaux invisibles et plus rapides qu'un vent d'orage, et un char magnétique permettant de se diriger la nuit sans les étoiles et sans rencontrer d'arbres ni de trous.

Le général Cho ordonna aussi qu'on construisît pour le maréchal Wa une demeure souterraine, assez spacieuse pour le loger, lui et sa suite, dans toutes les positions, assis, debout ou couché. Le toit en était formé de plusieurs couches de poutres, longues et très épaisses, taillées dans le cœur d'arbres précieux. Des plaques de métal, dont chacune suppléait à dix carapaces de tortue revêtaient les parois. On se demandait quel était l'ouvrier assez habile pour avoir pu forger et façonner douze plaques aussi exactement semblables. Enfin, entre les joints des plaques et les interstices des poutres, on avait réalisé, avec une terre rouge et jaune, une décoration du plus agréable effet.

Dans cette demeure, qui reçut le nom de Maison des Boucliers et des Grandes Poutres, le maréchal Wa se plaisait à recevoir la visite de ses petits satellites couchantins, mes condisciples.

L'homme des Nuages arrivait avec son ours tout sanglant, mais qui, après s'être essuyé les griffes contre les colonnes de la porte, se mettait sur le dos et se tenait sage. Le mandarin à trois rangs de fil traînait derrière lui un fil plus long, qui aboutissait à la queue de ses phénix et par lequel il les conduisait, les faisait rester en place, ou les excitait à cracher des œufs à flammes sur les faisans rayés noir-blanc-rouge, volant devant les Po-cheu. L'homme de Mou-ko-shi apportait d'une bourgade éloignée des

fruits, des oiseaux plumés, des légumes secs et des nouvelles fraîches de la bataille.

Quelquefois M. Wa, écartant sa robe ouatée, découvrait son noble sein où brillait un message que la Princesse de l'Occident Extrême lui avait fait parvenir par un courrier à cheval. Alors, la Maison des Boucliers s'illuminait de mille lanternes. L'homme de Mou-ko-shi gonflait son cou rouge, comme un dindon ; le mandarin militaire tirait des pétards ; et l'homme des Nuages mettait en danse son ours, en

chantant lui-même un chant rude et composé dans un dialecte sauvage, car je n'y comprenais que ces mots : « Rayons de miel ! Rayons de miel ! »

Puis, le soir venu, M. Wa buvait douze verres de vin de rose ; et nous lui faisions la révérence d'adieu, tandis que son pinceau chatoyant commençait de tracer sur un papier sans tache et sans pli les caractères d'un poème à la louange de la Princesse Yann, Première Etoile et Grande Lumière du Ciel Occidental.

CHAPITRE VIII

Des poèmes composés par M. Wa à la louange de la Fille du Ciel.

Au cours des deux premières années de son expédition contre le peuple des Po-cheu, M. Wa ne composa pas moins de cent cinquante-trois poèmes à la louange de la Princesse de l'Occident Extrême. Je sais bien qu'un ignorant, un pinceau bourru, un scribe de village s'écrieront que voilà bien de l'encre perdue et que la louange complète d'une jeune dame, fût-elle du plus parfait mérite, peut toujours tenir dans deux lignes d'un texte bien nourri. Non pas pour de tels imbéciles, mais pour les lettrés sérieux, les bacheliers d'avenir, je rapporterai l'ingénieuse leçon que me fit à ce propos le poète Wa.

« L'habile oiseleur, me dit-il, donne chaque jour quelques grains à sa linotte favorite ; s'il versait d'un coup, par la fenêtre du grenier, le sac plein sur la cage, il casserait la tête de la linotte.

L'homme instruit, qui désire adresser des poèmes flatteurs à une dame de distinction, doit imiter cet oiseleur habile et mesurer sagement à cette dame la louange quotidienne ».

Les manuscrits des poèmes du maréchal Wa étaient gardés par la Princesse de l'Occident Extrême dans une cachette de la Tour de marbre carrée. Il est probable que jamais l'œil d'un personnage de second rang n'aurait pu se délecter de leur étude, sans l'indiscrétion de M^{lle} Haï, qui me fit tenir la copie de l'un d'eux, en me suppliant, avec plus de discernement que de réflexion, de composer le semblable à sa propre louange. Je retrace ici, en

réparant de mon mieux, mainte maladresse du pinceau de la servante, les caractères de cette copie ; et je crois avoir saisi pleinement la pensée de mon maître en donnant à ce poème le titre honorable de Poème de la Numération Décimale.

POÈME DE LA NUMÉRATION DÉCIMALE

DIX choses qui sont bonnes à manger : les nids d'hirondelle, les ailerons de requin, les testicules de coq, les cochons de lait laqués, la couenne de rhinocéros, les jeunes pousses de bambou, la confiture de gingembre, les crevettes enivrées, les haricots fermentés, les rognures d'ongle de la Fille du Ciel quand elle égratigne le visage épais d'un mauvais poète.

NEUF choses qui sont douces à toucher : les poils du pinceau d'un lettré, les cordons de soie de la bourse d'un oncle adoptif, une chaufferette pendant l'hiver, une boule de jade pendant l'été, le bâton cassé sur le dos d'un ennemi, le marteau de la porte d'un ami, la porcelaine d'un vase sans défaut, la laque d'un coffret sans serrure, le papier d'un message sans importance de la Fille du Ciel.

HUIT choses qui sont agréables à voir : les cerisiers en fleurs dans la plaine de Yang, la courbe d'un pont de marbre sur un ravin sauvage, la dernière borne d'un long voyage, l'emplacement nu de ses propres tablettes à l'autel des ancêtres, la figure d'un petit disciple, le

dos d'un ignorant, la cage grillée d'un tigre, la porte ouverte de l'appartement privé de la Fille du Ciel.

SEPT choses qui sentent bon : la sciure du bois de santal découpé avec une scie d'argent, l'écorce du cannelier infusée dans un bol de vin chaud, la fleur du thé sauvage des montagnes de Yu, les coings mûrs d'un cognassier planté à l'ombre d'une riche pagode, les bâtonnets d'encens brûlés devant l'image du Maître dans la chambre où l'on médite sur ses maximes, la clef du coffrefort d'un marchand de musc, la soie qui a touché la peau de la Fille du Ciel.

SIX choses qui brillent : l'encre d'un scribe habile, l'écaille de la tortue de mer quand elle sort de l'eau, le gong suspendu à la porte du mont-de-piété, le bouton de rubis d'un mandarin de premier rang, le crâne d'un philosophe, les yeux de la Fille du Ciel au-dessus du paravent derrière lequel sa servante la déshabille.

CINQ choses parfaitement rondes : le bassin des dix mille Poissons d'or, la deuxième lune d'hiver, quand les

cygnes ont niché tard, les oranges du Sud, les boucliers du Nord, le coussin de siège du tabouret de cérémonie de la Fille du Ciel.

QUATRE choses qui courent lentement : le pinceau d'une écolière sur le papier, les fourmis traînant un serpent mort, les nuages dans un ciel d'été, les porteurs de la chaise de M. Wa venant rendre visite à la Fille du Ciel.

TROIS choses qui sont désagréables à entendre : les claquements de bec des phénix ennemis, le fracas du tonnerre au-dessus d'un parasol de papier, la voix d'un rival dans la chambre de la Fille du Ciel.

DEUX choses qui sont pénibles à endurer : l'eau bouillante sur les pieds nus, les regards froids de la Fille du Ciel observant les marques laissées par vos pantoufles sur ses nattes peintes, un jour de neige.

UNE chose épouvantable à imaginer : le refus des faveurs de la Fille du Ciel, sous prétexte qu'elle vient d'accorder les dernières à un garçonnet plus matinal.

CHAPITRE IX

M. Wa souffre du choléra et rédige les inscriptions louangeuses pour sa mémoire qui décorent son fastueux cercueil.

Dans le courant du deuxième hiver de la guerre contre les Po-cheu, les satellites couchantins qui entouraient M. Wa tombèrent malades. L'homme de Mou-ko-shi devint silencieux, le mandarin militaire perdit de son appétit. L'homme des Nuages, au lieu de chanter, grognait, et son ours, au lieu de grogner, s'arrachait en gémissant des pincées de poils. Le barbier me dit qu'ils souffraient d'un furieux accès de ce mal que les Fa-lan-ki appellent la bile noire.

— Eyah ! pensais-je en moi-même, comment ces petits garçons pourraient-ils se conduire avec adresse et bonheur dans l'existence, alors qu'ils comptent à peine cent vingt-deux années à eux trois ! Ils veulent monter sur le toit de la maison en tenant la queue du buffle ; et c'est tout juste s'ils savent descendre à la cave en tenant la queue de la robe du philosophe Wa !

Et je me dis encore :

— Il ne suffit pas de se mettre un tube de papier dans le nez pour avoir l'air d'un éléphant ni d'avoir à la bouche le nom de la Fille du Ciel pour être un personnage vertueux. Sans doute, ces hommes ont commis quelque faute dont le Ciel les punit. Quand ils auront manifesté leur repentir, nous les emmènerons à la Chine où la femme de l'apothicaire les guérira en leur préparant le riz cuit à point.

Mais M. Wa, à qui j'allai m'ouvrir de ce projet, donna cinq coups retentissants de ma tête sur son bouclier de guerre, puis s'écria :

— Nid à œufs de buse ! Pinceau en poils de chenille ! Baguette à riz fourrée dans l'œil ! Que le diable encorne la femme de ton apothicaire et le trente-sixième cochon nourri de sa progéniture !

— Oi ha oi ! m'écriai-je à mon tour en sortant et la voix tout étranglée par les larmes, je vois bien que cet infâme barbier m'a menti et que ce n'est pas la bile noire mais le choléra !

Et je courus bien vite remplir mon devoir trop remis jusqu'ici, je l'avoue, de petit disciple, en commandant pour mon noble maître un fastueux cercueil.

Quand, quelques jours plus tard, dix coolies vigoureux déposèrent ce présent à ses pieds, et quand il eut ajusté ses lunettes, pour mieux l'examiner, M. Wa parut tout réjoui. Je n'avais rien négligé, je dois le dire, dans ma surveillance des dispositions extérieures aussi bien que dans mes soins personnels pour l'aménagement intérieur d'un tel meuble. N'avais-je pas présente à l'esprit la juste sentence de nos Anciens : « Il vaut mieux être couché mort dans un bon cercueil qu'assis vivant sur la pointe d'une lance » ? Celui-ci était fait de la dernière bille existante de ce précieux bois *fa* (1) que recherchent tous les poètes, car il ne laisse rien passer des vers du voisin. Cinquante poignées de cuivre plaisamment ciselées permettaient aux concubines premières, se relayant par équipes, d'activer le transport. Une jolie tablette de laque mettait à portée de la main la théière, l'écritoire, le cràchoir et une pipe à eau de rechange. Car nous lisons dans le Diurnal : « La mémoire des Académiciens Pa, Peu, Pi, Po, Pou, fut injuriée, sitôt qu'ils eurent cassé leur pipe ».

Pour me marquer sa satisfaction, mon maître, qui s'était baissé pour tâter le capitonnage du fond, se releva et déclara qu'il allait rédiger lui-même les quatre inscriptions, louangeuses pour sa mémoire, à peindre sur le couvercle. Ce qui fut fait incontinent. Voici ces inscriptions, qui seront sues par cœur tant qu'il y aura dans l'Empire un lettré attaché au rituel funéraire, c'est-à-dire pendant cent fois dix mille ans.

INSCRIPTIONS SUR LE CERCUEIL DE M. WA

I

M. Wa était pareil à la sapèque : rond en dehors, carré en dedans.

(1) Il existe une curieuse morale de M. Wa touchant l'excellence de ce bois *fa*, — on dit aussi *wa* ou *moua* — lequel semble n'être rien d'autre qu'une variété locale de la famille bien connue des calambours ou calambars.

(2) Allusion aux Douze Éventails, l'œuvre poétique la plus célèbre

II

M. Wa avait les doigts de pied en éventail (2).

III

Devant la trompette du terrible Wa cent mille ennemis se sont enfuis ; mais, à l'oreille d'un ami, la voix de M. Wa versant un poème était un ruisseau de douceur.

IV

Dix mille femmes ont aimé M. Wa : ah ! qu'elles sont heureuses ! Une seule femme ne l'a pas aimé : que la soie de son caleçon lui râpe les cuisses et que la langue de son amant soit amère à sa bouche comme le fruit de l'amandier à fleurs mauves !

Sitôt la peinture du couvercle sèche, le général Ni, commandant les troupes fa-lan-ki du voisinage, que j'avais fait aviser en vue de l'ordonnance des funérailles, vint rendre visite à M. Wa. Celui-ci le reçut dehors, sous un dais d'étoffe jaune, la natte en désordre, la robe chiffonnée et le visage tout gris, comme un homme qui n'a pas bu de vin depuis plusieurs jours. Le général Ni était un vaillant chef de bannière, mais ses façons étaient campagnardes, sa bouche râpeuse aux délicatesses du cérémonial, et son poignet plus exercé à la hallebarde qu'au pinceau.

— Je vous trouve tout décoiffé, monsieur le Chinois, dit-il tout en chassant de la main une mouche posée sur le côté droit de son bonnet (3). On m'a fait rapport que votre chaise était percée, depuis que vous l'aviez aventurée trop près des flèches ennemies..., que le tigre de votre bouclier était malade et qu'il tirait une langue affreuse et chargée, ce qui effrayait mes propres satellites.

— Oï ha oï ! fit M. Wa, comme frappé de démence. Oï ha oï ! Joyaux de porcelaine piétinés

de M. Wa, « Délicate façon chinoise, dit le P. Balou, d'exprimer que M. Wa était poète jusqu'au bout des ongles d'orteils ».

(3) Il est probable que le scribe Chan nous donne là son interprétation chinoise d'un salut militaire un peu négligent du brave général Ni.

par l'éléphant ! Poils de tigre en étoupe ! Orchidées flétries ! Lunettes de cristal fumé !

— Toute décence et toute sérénité, reprit le général Ni, ont-elles donc déserté le céleste empire de votre cœur ?

— Oï ha oï ! fit encore M. Wa. La grande montagne s'est fendue par le ventre ! les hiboux ont fienté sur le toit de la pagode ! La plante épineuse et puante a poussé devant la fenêtre !

— Le cul du diable assis fasse péter la rate et le gésier de l'entremetteuse qui m'a procuré ma première épouse ! s'écria le général avec tristesse. Vos phénix n'ont du moins pas de la fiente dans le bec ?

Mais M. Wa répéta pour la troisième fois :

— Oï ha oï ! Oï ha oï ! Les courriers sont tombés morts dans la plaine ! L'encre éblouissante sert à teindre les poils de l'âne ! Le papier précieux tapisse l'étable du pourceau !

Le général Ni se retira fort affligé.

Mais j'étais, moi, le petit Chan, gonflé de jubilation. Car tandis que M. Wa se lamentait noblement ainsi, le génie du Langage Figuratif m'avait soudain débouché les oreilles ; et j'entendais, avec des délices de grand lettré refusées à cet honorable bachelier militaire, les confidences de M. Wa sur ce choléra dont il souffrait.

Désireux de rattraper le temps perdu par ma sottise ignorance, j'adressai le soir même une missive injurieuse à Mlle Haï et j'en portai la réponse, dès que parvenue, à mon maître.

Mlle Haï me mandait, avec des protestations éplorées de déférence et de bon vouloir, qu'en effet la Princesse de l'Occident Extrême, abusée par les propos d'un courtisan funeste, avait gravement manqué à ses devoirs épistolaires envers le noble M. Wa, mais que, grâce à la ruse de la servante et aux rapports opportuns faits par elle à sa maîtresse, ce personnage avait été enfin démasqué, privé de tous ses emplois et envoyé en disgrâce dans une province lointaine où l'on pensait qu'il ne tarderait pas à se donner la mort.

Résolue à faire oublier son injustice et son ingratitude, la Fille du Ciel, ajoutait la servante, confiera sous peu, à un courrier plus rapide qu'une hirondelle, un message très flatteur pour le maréchal Wa, dont elle se déclare dorénavant la fidèle petite alliée.

O jour inoubliable ! Joyaux de jade en ceinture ! Triple couche de laque d'or sur les tablettes de mes aïeux ! Ce soir-là, dans la glorieuse maison des Grandes Poutres, toute fleurie de lanternes et toute enfumée d'encens, mon maître Wa me cassa le goulot d'une bonbonne de vin de rose sur la tête, en m'appelant : « Pinceau déluré ! Poussin de phénix dans le nid du serpent corail !

CHAPITRE X

Le maréchal Wa tient un conseil de guerre et remporte une grande victoire sur le peuple des Po-cheu.

Le septième jour de la deuxième lune de printemps le maréchal Wa tint un grand conseil de guerre. Il réunit, dans la Maison des Boucliers et des Grandes Poutres, les trois satellites fa-lan-ki de son escorte et les fit bien manger et boire. Quand les bols furent vides, il mit sa veste jaune et parla ainsi :

— La Fille du Ciel désire que nous remportions une grande victoire sur les Po-cheu avant la fête des Coings mûrs. Ce désir est sage, et quand même il ne le serait pas, nous devrions le tenir pour tel. Car Kou, mon Aïeul, a dit : « Ce que dix hommes sont

incapables d'entreprendre, une seule femme est capable de le désirer. C'est pourquoi celui qui veut être aimé d'une femme doit être très entreprenant ».

M. Wa se tourna alors vers l'homme du Pays des Nuages et lui demanda avec condescendance :

— Monsieur le Grand Dignitaire, quel est le plan que votre courage et votre adresse ont conçu pour vaincre les Po-cheu maudits du Ciel ?

— Les poissons ne transpirent pas, répondit ce subalterne d'un air modeste.

J'avoue que la politesse de cette réponse me ravit. Je n'aurais pu moi-même exprimer avec plus d'à-propos qu'il était impossible à un petit disciple, baigné de toutes parts par l'éloquence et la sagesse de M. Wa, d'ajouter à ce flot la moindre goutte. Et j'admirais comme le contact de seigneurs lettrés de notre espèce avait su, en moins de trois années, faire, de la grossière écorce de ces Couchantins, une laque de bon aloi.

Cependant, M. Wa adressait à l'homme de Mou-ko-shi, avec la même courtoisie, la même question.

— Grosse lanterne, Très vieille ficelle, Triple ligature à sapèques, veuillez nous exposer le plan conçu par votre astuce pour vaincre les Po-cheu.

Cet homme bavard nous aurait sans doute encombré les oreilles de gamineries, si mes regards outrés ne lui avaient cousu la bouche.

— Je répondrai comme mon frère adoptif, se contenta-t-il de proférer, comprenant ma leçon muette. Les poissons ne transpirent pas, car ils n'ont pas de pieds.

Le maréchal Wa, ayant enfin pris dans les mêmes formes scrupuleuses l'avis du mandarin militaire qu'il honora des titres avantageux de : « Monsieur le Vétéran, Doyen de l'annuaire, Trois fois promu à l'ancienneté », reçut de lui cette réponse d'une civilité satisfaisante et, dirai-je même, dont la frappe au coin des meilleurs maîtres de la déclamation m'étonnerait encore — et tout autant qu'une robe d'académicien sur les épaules du récitant — si je n'avais su depuis qu'elle était tirée du recueil des Odes propre au langage et au peuple fa-lan-ki :

*« Je suis vieux, il est vrai ; mais dans nos prytanées
La valeur ne tient pas au nombre des années ».*

M. Wa, ayant posé sur sa tête son bonnet à plume de paon, parla alors en ces termes :

— J'ai observé que, chez les phénix comme chez les faucons, les femelles sont beaucoup plus lourdes et plus fortes que les mâles. J'ai donc fait venir à grands frais des phénix femelles et je les ai fait reproduire. Et aujourd'hui, au lieu de dix phénix maigrelets, je puis en conduire dix mille à la bataille, ouvrant des becs d'une longueur gigantesque et tenant sur des pattes d'une grosseur inimaginable.

J'ai fait aussi cette observation que si un œuf de phénix tombe sur la tête d'un archer, c'est la tête qui est cassée ; s'il tombe à terre, c'est l'œuf. Il faut donc que mes phénix crachent très exactement leurs œufs à flammes sur la tête des Po-cheu.

J'ai fait encore cette observation que pour tuer un Po-cheu, il ne suffit pas de lui enfoncer une pique dans le ventre ; il faut encore l'y retourner jusqu'à ce que les tripes sortent par le trou. J'ai donc fait exercer les soldats des dix bannières au maniement de la pique.

J'ai fait enfin cette observation que les pieds des Po-cheu sont mous et très vulnérables et que ceux-ci mettent de grands soins à les protéger avec du cuir de vache. Il faut donc leur faire marcher sur les pieds non par des hommes, même de grande taille, mais, à défaut d'éléphants, par des chevaux, et armer les sabots de ces chevaux avec des barres de fer et des clous.

Demain nous donnerons la bataille aux Po-cheu selon le plan que le génie de la Guerre m'a inspiré.

Mes phénix cracheront, de toute la puissance de leur gosier, cent et cent fois cent mille œufs à flammes. Vous vous élancerez devant moi armés de vos piques ; et vous étriperez les archers ennemis, comme je vous ai montré à le faire. Mes cavaliers viendront, après vous, écraser les talons de ceux qui se seront enfuis devant vos piques.

C'est ainsi que la volonté du Ciel sera accomplie, que mon nom deviendra illustre chez les Fa-lan-ki et que vous gagnerez chacun pour concubines douze servantes ou coiffeuses de la Fille du Ciel.

Enflammés par cette harangue, les satellites couchantins jurèrent, sur les tablettes de leurs Ancêtres, d'exécuter les ordres de M. Wa et se retirèrent pour aligner les phénix et ajuster des bambous femelles, plus minces mais plus durs, aux fers des piques.

Retenu à la Maison des Boucliers par ma mission de veiller sur l'écritoire du noble M. Wa, je ne puis dépeindre la grande bataille des Cent Bannières. Mais je puis dire, l'ayant appris par le barbier avant même les historiens, que les exploits des hommes,

en compagnie desquels je vivais d'ordinaire, firent l'admiration de tous.

L'Homme des Nuages fondait sur les Po-cheu comme un aigle aux yeux rouges sur des lièvres, Son ours leur déchirait les bottes, sans attendre les chevaux, et leur arrachait les ongles de pied, plus vite qu'un singe n'épluche un ananas. L'homme de Mou-ko-shi rampait dans les buissons, rugissant et rusé comme un tigre et vêtu d'un habit vert et jaune qui le rendait invisible. Le mandarin militaire se tenait au milieu de ses fils, comme une araignée redoutable, et à chaque fil étaient attachés dix phénix au bec toujours enflammé. Mais le maréchal Wa était pareil à un dragon retentissant, à un cyclone qui renverse les aréquiers, à un rhinocéros qui éventre une jonque échouée.

Le général Ni, confondu par sa valeur, vint, le soir, lui faire la révérence et lui dit :

— Le barbier me laissait toujours de la mousse dans l'œil. Je n'avais pas vu jusqu'à ce matin le rubis de la garde de mon sabre.

M. Wa répondit avec modestie :

— On voit la hampe de la bannière, les jours de vent.

C'est à ce moment que je vins moi-même le rejoindre. J'apercevais partout des corps de Po-cheu, dont les vêtements avaient déjà pris la couleur des cadavres ; je voyais aussi des trompettes mises hors d'état de croasser, des arcs rompus, des boucliers transpercés, des phénix au bec fendu et aux pattes boiteuses. Cependant, même en ce jour si glorieux pour sa plume de paon, même dans ces fumées de la bataille qui, dit-on, sont plus enivrantes que les vapeurs du vin de rose, le philosophe Wa ne se départit pas de cette modération qui était la règle constante de sa vie. Comme l'impétueux général Ni le pressait de poursuivre l'ennemi, il regarda la plaine sur laquelle roulait une grande poussière :

— Il ne faut pas battre les blancs d'œufs quand ils sont cuits, dit-il avec magnanimité.

Et il rentra dans sa tente composer, sur la queue d'un faisan po-cheu capturé par lui, un délicat poème à la louange de la Fille du Ciel, tandis que moi-même achetais d'un satellite fa-lan-ki une peau de tambour crevé, pour m'en faire le manuscrit de la précieuse narration de notre victoire.

CHAPITRE XI

Le maréchal Wa, vainqueur des Po-cheu, rend visite à la Fille du Ciel.

La princesse Yann, Fille du Ciel Fa-lan-ki, Souveraine du Sud, Eclat Suprême des Constellations du Ponant, ayant appris qu'une grande bataille avait été gagnée par l'entrepreneur M. Wa, exprima, dans un message flatteur, le désir qu'il vînt lui rendre visite. Le général Cho, qui commandait les troupes occidentales engagées contre les Po-cheu, mit à la disposition de mon maître et de sa suite un char très long et très lourd et très fastueusement aménagé. Au centre même était disposé un coussin de cérémonie, aussi long que le char était large, rembourré douillettement avec les crins lavés des chevaux morts dans la bataille.

— Les rites d'Occident, dit M. Wa, veulent que j'honore mes hôtes en occupant la partie droite de ce

coussin ; les rites de l'Empire réclament que mes hôtes soient honorés de me voir occuper la partie gauche de ce coussin. Je désire qu'aucun rite ne soit blessé. J'occuperai donc le coussin tout entier.

Et tout aussitôt nous le vîmes siéger dans la posture cérémonielle de l'Hôte Irréprochable, c'est-à-dire le corps mollement allongé, le dos solidement calé, les cordons des pantoufles dénoués, le haut de la robe dégrafé, nous donnant cette double leçon que le Sage est partout comme chez lui et que la présence d'une frivole concubine n'est pas indispensable à l'ordonnance de son bien-être. L'ayant admiré, les trois subalternes couchantins et moi-même l'imitâmes de notre mieux, en nous installant dans son voisinage sur de simples mais bonnes nattes ouatées.

Le voyage dura seulement deux jours et deux nuits. Nous allions si vite qu'il me semblait que nous étions tirés par Ti-wou lui-même, le plus rapide des chevaux de l'empereur Mou, lequel courait, disent les Textes, « comme un nuage de vapeur aux flancs de la montagne ». Pendant le voyage M. Wa composa un admirable poème, dont il ne traça pas les caractères, mais qu'il nous chanta douze fois et selon toutes les règles si attrayantes de la déclamation. J'ai cru saisir pleinement la pensée de mon maître en donnant à ce chant le titre honorable de Poème du Retour Impétueux.

POÈME DU RETOUR IMPÉTUEUX

Hi ho ! Hi ho ! Hi ho !

Le torrent descend de la montagne ; le bloc de jade roule ; l'eau des neiges écume vers les cerisiers en fleurs.

Hi ho ! Hi ho ! Hi ho !

Le faisan s'est branché ; le cerf frotte ses andouillers sur l'écorce ; le paon déploie sa queue au-dessus de la forêt.

Hi ho ! Hi ho ! Hi ho !

Joyaux de corail en ceinture ! Lunette de cristal dans l'étui de galuchat !

Hi ho ! Hi ho ! Hi ho !

Robe d'apparat brodée de la licorne ! Lanterne violette devant la porte jaune ! Triple coup du marteau d'ivoire sur le gong !

Hi ho ! Hi ho ! Hi ho !

Comme le Caractère unique sur la page éblouissante, comme la fleur du lotus d'été flottant sur le bassin de jaspé, comme la lune du soir portée par les nuages de la mer, comme le nid de la tourterelle balancé dans le bouquet de bambous....

Comme la Fille du Ciel Occidental sur les nattes peintes de sa couche !

Par la négligence d'un scribe édilitaire, les notables de la ville de Tou, gens peu subtils, perdus dans leur province arriérée et mal informés de l'importance de notre ambassade, s'étaient montrés d'une lésinerie révoltante dans les préparatifs de notre banquet d'accueil. Mais notre cœur se réjouit en voyant la Tour de marbre carrée, décorée de lanternes bril-

lantes à chacune de ses fenêtres. Sur un ordre spécial transmis par M^{lle} Haï, j'avais expédié, quelques jours auparavant, le magnifique cercueil de M. Wa ; et nous le trouvâmes debout comme une guérite, à côté de la porte. Un petit garçon de la province de Mou-ko-shi, très moustachu, d'une stature formidable et tenant une hallebarde de six pieds, sortit de la guérite et nous fit avec sa hallebarde le cérémonial des trois premières épreuves de l'Examen des Mandarins Militaires. Par une faveur insigne, la Fille du Ciel avait ordonné en outre, qu'à côté des quatre inscriptions louangeuses pour M. Wa soient peintes quatre inscriptions louangeuses pour elle-même et qui répondaient habilement aux premières. Et je dois dire que la personne qui les avait composées pouvait lutter de noblesse, de courtoisie et de connaissance de l'écriture, de la danse et de la musique, avec nos meilleurs lettrés.

INSCRIPTIONS A LA LOUANGE DE LA FILLE DU CIEL

I

La Fille du Ciel est pareille à la sapèque d'or (1) : tendre au milieu, croustillante sur les bords.

II

Qui débande les pieds de la Fille du Ciel, a de la soie pour six douzaines d'éventails.

III

Devant le silence dédaigneux de la Fille du Ciel, cent mille imbéciles se sont enfuis ; mais à l'oreille de M. Wa, la voix de la Fille du Ciel répétant une juste sentence est un ruisseau de vin de rose.

IV

Dix mille méchants poètes ont été détestés par la Fille du Ciel : que les crins de leur natte leur étranglent le cou et que la bouche de leur concubine soit puante à leur bouche comme le fond du nid de l'hirondelle non comestible ! Un seul poète a été aimé par la Fille du Ciel : ah ! que M. Wa est heureux !

(1) Régime culinaire d'Etrême-Orient, fait de minces rondelles de porc entrelardées, à la manière de nos foies en brochette.

Eblouis par notre cortège, les petits diables de la rue nous tiraient la langue en signe d'amitié. Seul le dragon de la porte, enchaîné dans sa niche, tenta d'émettre à notre passage, un affreux renâchement. Mais l'ours du pays des Nuages qui, depuis notre victoire, s'enivrait tous les jours de vin de palme, marcha vers lui en se dandinant d'un air si terrible qu'on n'entendit plus seulement respirer cette vilaine bête.

M. Wa s'avancait d'un air majestueux et plein d'une douce dignité. Il portait une robe de soie aubergine sur laquelle étaient brodées en fils d'or toutes les variétés de fruits du Sud. Je marchais à quelques pas derrière lui, tenant son écritoire et son pinceau de grande tenue ; et, à ce moment, tous les satellites couchantins devinrent invisibles, comme des étoiles effacées par la lune. Mon maître, ayant fait trois petites prosternations et lustré trois fois la semelle de feutre de ses pantoufles sur la natte du porche, selon le rite, commença de gravir les marches de marbre rouge conduisant à l'appartement privé de la Princesse de l'Occident Extrême, tandis que moi-même montais jusqu'à la chambre de M^{lle} Hai

Ici s'arrête le manuscrit de M. Chan, ou tout au moins les fragments qui en sont parvenus jusqu'à nous.

Si la perte du mémorial des épanchements de ce lave-écritoire dans le sein de M^{lle} Hai n'est pas pour nous laisser des regrets inguérissables, il est certain, par contre, que la connaissance des détails authentiques de l'entrevue du maréchal Wa, vainqueur des Po-cheu, avec sa belle alliée fa-lan-ki, la Fille du Ciel Occidental, aurait apporté une contribution des plus précieuses, ajouté un chapitre-joyau au livre d'or du Cérémonial de la Victoire.

Nous aurions aimé qu'un tableau peint d'après nature nous montrât le Prince des Pinceaux laissant tomber son armure de maréchal aux pieds de la Fleur couchantine, recevant en chatteries délicieuses le prix de ses exploits de Tigre, ou encore se délassant avec elle dans les exercices de la danse et de la musique, puis buvant le thé dans la tasse minuscule qu'elle porte à ses lèvres, non sans répéter cette variante opportune de la sage maxime des Anciens de la Chine : « Il vaut mieux être assis à deux sur le coussin de siège d'un fauteuil spacieux que tout seul sur un fer de lance ».

Et nous avouerons sans vergogne qu'il ne fallait pas moins que la fermeté de jugement du P. Balou, que sa loyauté d'ecclésiastique, sa probité de traducteur, son intransigeance d'érudit, pour résister à la tentation de donner à ces Annales une suite apocryphe mais si séduisante !

Ta - ki - li - ché

POUR C. C.

Henry DAGUERCHES.

